

Le sens du maquis

par l'abbé Camille FOLLLET

Maquis, mot terrible, à la senteur sauvage de Corse, pour tous ceux qui abusés par la radio de Vichy, n'y voyaient que du banditisme, du terrorisme, le désordre, l'irrégularité, pour tous ceux qui tremblaient devant cette masse populaire qui prend les armes et qui est prête à faire la Révolution.

Maquis, idiotie, pour les petits malins qui croyaient que cette armée de « défaillants au S.T.O. » allait rendre les occupants moins polis, faire pleuvoir sur le pays les représailles, et qui croyait calmer les appétits du monstre-en lui livrant la classe ouvrière de France.

Maquis, trahison pour ceux qui croyaient aux arguments de Vichy, à une Relève sérieuse des prisonniers tant qu'ils n'étaient pas atteints eux-mêmes dans leur famille ou dans leur chair.

Mais pour ceux qui croyaient à l'âme de la France, à la solidarité de tous les Français en dehors d'une relève illusoire, mot plein d'espérance, symbole de la résistance de la France, de sa fierté, de sa vitalité profonde. Le maquis c'était le point d'attache à la France de ceux qui voulaient rester accrochés au sol du pays. C'est là que s'est forgé un sentiment patriotique populaire d'indépen-

dance, le sens de la terre commune à tous les Français, c'est là que la Patrie, la communauté des Français, ouvriers, paysans, bourgeois, s'est retrouvée, avec quelque chose de sauvage et de rude et de violent parfois. (Evidemment, Henriot savait utiliser les moindres écarts de ce mouvement populaire ; il y en a eu, il y en a encore : sa mauvaise foi consistait à les monter en épingle et combien y en a-t-il encore qui ne voient que cela). Mais il y avait là du tempérament, l'expression de la fierté française qui n'accepte pas l'esclavage, malgré les beaux arguments hypocrites de Laval. Après notre siècle féminin, petit bourgeois, rentier, qui avait peur de la vie et du grand vent et des histoires, enfin quelque chose de plus vif et de plus ardent et de plus viril, qui rappelle les coups d'estoc et de taille du temps où la France faisait l'histoire.

Pour ceux qui ne croient qu'au résultat immédiat, — ce n'est guère mon souci, — il me semble qu'il avait un sens stratégique, et nous venons d'éprouver sa bienfaisance : en 40 jours, le temps d'un Carême, la France était libérée et les hordes nazies prenaient le large avant même l'arrivée des alliés et de nos armées régulières. Sans

doute, application d'un plan allemand de décrochage ; admettons même que ce ne sont pas les coups de la dernière heure du maquis qui l'ont provoqué et qu'il n'était que la mouché du coche, les Allemands décrochaient sur des positions plus sûres, car il était pour eux la force mystérieuse dont ils ignoraient l'importance et qui faisait de la France un guépier dont il fallait sortir : c'était, en grand, le coup de bluff d'Annecy qui fait la joie de toute la France. Le seul fait qu'il existât, qu'il fit des coups de guérillas dont les grands militaires peuvent rire, c'était déjà une victoire, il était la grande inconnue pour les Allemands, mais il eut une efficacité plus directe encore, les faits ne manquent pas. Et je revois avec douleur cette pauvre Normandie où il était inexistant : personne pour arrêter les convois de renfort au jour du débarquement ; alors l'aviation pillonna sans arrêt et les routes et les villes nœuds de communication. Sans doute il n'y eut pas de représailles et la population vécut tranquillement jusqu'au dernier jour avec l'occupant, mais ce fut ensuite le flot de réfugiés des villes et des campagnes, parce qu'il ne restait plus rien, que la guerre s'installait lourdement dans le pays détruisant tout.

Il y avait aussi un sens politique : la France se libérait d'elle-même et dès lors, malgré toutes les hontes de la débâcle elle reprenait son droit de grande nation. Tout le monde s'en rend bien compte : l'essentiel est de ne pas l'oublier et de ne pas regarder cette armée, quelquefois un peu tapageuse après l'ivresse de la victoire nationale, comme quelque chose de bien gênant et qui serait autre chose que la nation.

Mais surtout il avait un sens national. Que c'était triste de voir ces hommes arrachés à leur sol pour aller travailler comme des esclaves au service de l'étranger, pour la guerre de leurs ennemis. Enfin la classe ouvrière, qui n'a hélas ni terre ni propriété, mais son horizon familial, ses habitudes de vie, une vague tradition nationale à défendre, retrouvait le sens de la patrie, de cet enracinement nécessaire à une terre commune où chacun a droit à sa liberté de citoyen, où chaque homme prend une raison de vivre et de mourir. Fallait-il la laisser aller à son sort, la sacrifier, l'abandonner à son désespoir et à son déracinement ? Nous n'étions pas de trop de toutes les bonnes volontés pour l'arracher à ce fatalisme auquel elle était condamnée, orchestré par toute la propagande hypocrite de Vichy qui adoucissait peut-être l'exil, obtenait des avantages, mais qui camouflait et légalisait les coups de force de l'occupant.

Je me souviens de notre cher Lamy, inspecteur du Travail (qui hélas l'a payé de sa vie), heureux et fier d'une note gouvernementale qui lui reprochait que son département était le plus déficitaire, communiquant les listes des « volontaires désignés » à tous ceux qui y pouvaient quelque chose pour permettre à nos gars de Savoie d'éviter les rafles de la police...

Je me souviens des paysans de nos montagnes surtout, qui les accueillent à bras ouverts, non par

pour de ces « maquisards », mais par amour de leurs compatriotes malheureux... Et surtout c'était la grande pitié des autres départements français où le pays ne s'y prêtait pas, la campagne était égoïste : ils étaient obligés de partir ; rester, pour eux, c'était de l'héroïsme. Alors il fallait organiser des filières ; ils arrivaient à Annecy avec leur sac et leur couverture sur le dos dans tel ou tel bistrot qui bientôt était « brûlé ». Il y avait aussi les pauvres types embarrassés, ceux qui arrivaient là sans recommandation, on ne pouvait pas les envoyer dans les camps ni les mettre à la porte avant d'avoir reçu des renseignements, il fallait avoir l'air de n'être pas dans le coup ; tu veux aller travailler à la campagne ; on doit avoir besoin de main-d'œuvre, va trouver tel curé ; il doit connaître des gens qui ont besoin de domestique. Je me souviens toujours de ce brave curé assez impressionné par les arguments de Vichy : après tout les jeunes devaient faire leur devoir de relève. Je lui ai envoyé tout de même un gars et il me disait ensuite : « Quand on se trouve devant le fait, on est obligé de comprendre et on ne peut pas faire autrement que de les aider à se camoufler. » Et désormais Henriot pouvait parler...

C'était partout un immense accord, une immense fraternité entre tous ceux qui n'avaient pas les mêmes opinions, mais qui avaient tous le même cœur, le même amour de l'indépendance pour eux et pour les autres. Et comme on était fier de cette chère terre de Savoie, Terre de Liberté, accueillante à tous ces gars qui venaient de partout : la communauté des français ce n'était plus un vain mot de discours, mais la réalité. Elle s'est soudée plus que sur les champs de bataille où l'on vient par mobilisation, mais dans cet élan spontané de fraternité active au service les uns des autres. Des soldats italiens qui me gardaient me reprochaient de faire de la politique ; ces pauvres types, abrutis par le bluff fasciste, avaient bien de la peine à comprendre que je ne faisais que mon devoir de prêtre qui doit aider ses frères malheureux, brimés dans leurs droits les plus sacrés. Cette fraternité goûtée dans la résistance qui n'est pas un parti, mais le sursaut d'indépendance de la France et des Français, espérons que nous saurons la garder et que ce sens de la Patrie sans chauvinisme, nous saurons l'entretenir en nous dans les luttes nécessaires de demain.

Je garderai toujours présent à l'esprit, l'exemple des Yougoslaves qui luttèrent farouchement pour leur indépendance depuis 3 ans — et ils étaient loin d'être des sauvages — et qui ne voulaient qu'une chose, l'indépendance nationale, le droit de vivre entre eux en frères, respectueux de leurs diverses traditions, ouverts sur les autres nations, sans volonté d'oppression ou de conquête... et la réflexion de ce lieutenant F. T. P., de Paris, me disant que dans le fond, il n'y a qu'une guerre juste, la guerre d'indépendance nationale, c'est-à-dire le droit d'être maître chez soi et de faire de sa Patrie la terre et la chose de tous ceux qui en portent le nom devant le monde.

Abbé FOLLLET.